

deux frères dans la Grande Guerre / 1

Jean Gaubert

Jean Gaubert, 21 ans, propriétaire cultivateur, 1 mètre 57, yeux et cheveux châtain, front vertical, nez rectiligne, visage rond, teint coloré, soldat au 142^e régiment d'infanterie, photographié le sourire aux lèvres en 1914
(coll. Yolande Drevet)

Enfant naturel de Victorine Ernestine Gaubert, Jean Gaubert voit le jour le 16 février 1893. Cinq ans plus tard, le 30 mars 1898, Victorine donne naissance à Ernest Bélaman dans son village de La Vacquerie, en bordure méridionale du plateau du Larzac. Elle est depuis quatre ans mariée avec Raymond Louis Bélaman, agriculteur et voiturier natif de Saint-Thibéry. La fiche matricule des deux frères témoigne en quelques mots dépourvus d'ornement de leur engagement tragique dans le premier conflit mondial. Quelques lettres et photographies précieusement conservées dans la famille, à Fouzilhon, apporteront de la chair et de l'âme à l'austère ossature dessinée par l'administration.

De Lodève au front

Devançant l'appel de sa classe, Jean Gaubert se rend à la mairie de Lodève, sa sous-préfecture, le 11 novembre 1912. Il s'y engage comme volontaire au 142^e régiment d'infanterie stationné pour partie dans cette ville et pour partie à Mende. Sous le matricule 3922, il rejoint son unité le jour-même : 1^{er} bataillon, 4^e compagnie, 2^e section¹. Ce sera là son adresse. Un an plus tard, le 8 novembre, il est nommé caporal mais c'est comme sergent qu'il



fera une très courte guerre.

Attablé au Café de France, boulevard du Chemin Neuf, à Lodève, Jean écrit à sa famille le 29 juillet 1914² :

« Chers parents,

La situation s'aggrave et la Patrie est en danger. Ce soir même, nous avons reçu une dépêche qui disait que la classe 1910 allait être rappelée si elle ne l'aît déjà. Nous ne sommes pas moins contents par là. S'il faut partir eh bien nous partirons. Il ne faut pas vous faire du mauvais sang pour cela car un camarade m'a promis de me payer l'apéritif à Berlin ce qui fait que ce sera tant de pris. Mais je ne tiendrais pas à partir en guerre avec les pieds sans chaussettes ; pour cela il faut que vous m'en envoyez quelques paires ainsi que quelques mouchoirs et encore mieux que ça. [...] J'attens la réponse avant dimanche et mon linge dessuite. Je termine ma causette en vous promettant de vous tenir au courant et vous envoyer un plat de choucroute de chez les alboches.

Votre fils et frère qui vous embrasse,

Jean

Prière d'envoyer l'indicateur de chemin de fer pour voir la ligne de Lodève-Berlin. »

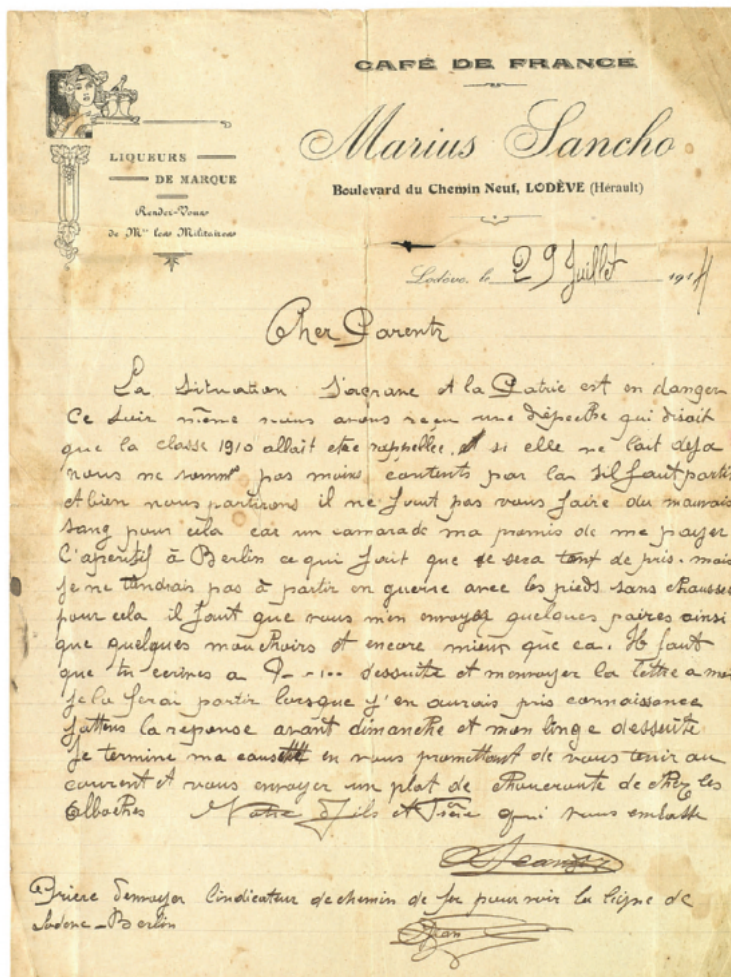
Trois jours plus tard, l'ordre de mobilisation général est décrété en France. L'historique du 142^e RI³, les lettres adressées à sa femme par le capitaine Benjamin Simonet⁴, chef du premier bataillon dès le 3 septembre, et le carnet de route que commence Jean Gaubert le 5 août⁵ nous éclairent sur le parcours du soldat. Le lendemain, il quitte Lodève « avec enthousiasme et avec courage. [...] On a chanté tout le long du trajet ». Venus des monts de la Lozère, des causses de l'Aveyron, des

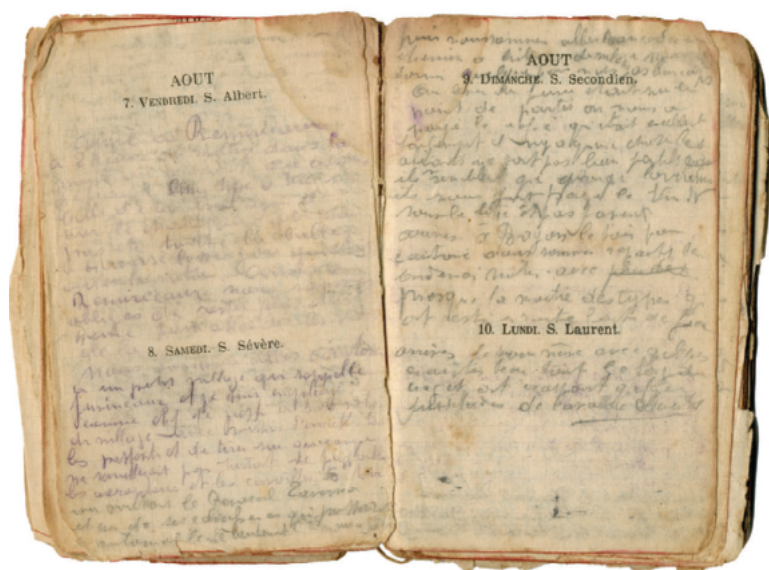
De haut en bas

*Lettre de Jean Gaubert à ses parents,
Lodève, 29 juillet 1914
(coll. Yolande Drevet)*

*Caserne de Lodève, ca. 1902
(coll. part.)*

*Soldats du 142^e régiment d'infanterie, Lodève, 1914
(coll. Gérard Bonnehon)*





De haut en bas

Pages du carnet de guerre de Jean Gaubert (coll. Yolande Drevet)

Gare de Mirecourt, ca. 1906 (coll. part.)

plaines du Languedoc et du Roussillon, les soldats du régiment sont acheminés par train jusqu'à la gare de Mirecourt, dans les Vosges, pour regagner à pied Lunéville, sur le plateau lorrain, et se lancer dans la bataille des Frontières⁶. « *Je suis employé comme chef de poste à la sortie du village (de Juvaincourt) avec mission d'arrêter les passants et de tirer sur quiconque ne s'arrêtant pas.* » Le 9 août, « *au lever du jour, étant sur le point de partir, on nous a payé le café qui était excellent seulement il n'y a qu'une chose, les habitants ne sont pas bien jentils* ». Les soldats cantonnent à Lunéville les 12 et 13 août : « *nous sommes bien logés, nous faisons un bon repas, nous mangeons poulet, lapin et nous ne nous faisons pas de bille (sic)* ». Dans la nuit du 13 au 14, c'est la marche vers la frontière et le baptême du feu. « *Moins d'émotion que je craignais, note Simonet, quoique scène très impressionnante. Avec leurs obusiers, les Allemands ont fait énormément de bruit, de fumée et fort peu de dégâts.* » L'ennemi semble refuser la bataille. Mais les fermes brûlent dans la plaine et les troupeaux circulent en liberté dans les champs de blés mûrs. Des femmes endimanchées poussent des voiturettes chargées où s'entassent pêle-mêle petits enfants, linge et objets précieux. Le 16 août, alors qu'il franchit la frontière, le régiment est pris d'un intense enthousiasme. « *Nous couchons dehors avec de la pluie continue.* » En foulant le sol de la Lorraine retrouvée, le lieutenant Léopold Airitié, natif d'Alès, s'écrie : « *Maintenant, je puis mourir !* ». Ce qu'il fera deux jours plus tard à Loudrefing.

La bataille de Lorraine

Ordre est donné au régiment de s'emparer des villages de Loudrefing et Mittersheim et d'assurer le débouché du canal de Salines. Partis de Bisping, les 1^{er} et 3^e bataillons doivent traverser Angviller avant de s'enfoncer dans la forêt de Mühlwald. Au sortir du bois, le 18 août, les premiers fantassins essuient le feu nourri des mitrailleuses et des canons ennemis. « *Nous*



Mûhlwald, un bois de triste mémoire (Carte d'état-major, Sarrebourg, 1866, www.geoportail.gouv.fr)

avons du fauché pour manger.» «Grosse affaire. Beaucoup de casse, écrit sobrement Simonet. Colonel mort à mes côtés d'une balle au front.» Le devoir impose la discrétion et la correspondance des soldats est ouverte. Le 19 octobre, pour la première fois depuis son départ pour la guerre, le chef de bataillon trouvera "le temps et le moyen d'écrire librement". Dans une très longue lettre, il reviendra sur le 18 août sans rien cacher à son épouse : "Un enfer ! Comment n'y suis-je pas resté, comme tant d'autres ? Un miracle ! L'impression ressentie de cette folie, de cette sanglante défaite, de cette boucherie inutile me restera toujours aussi vive, jusqu'à ma mort. J'en reverrai tous les horribles détails jusqu'à la retraite dans la nuit noire, en compagnie du corps du colonel couché sur ma bicyclette ?" En une seule bataille, le 142^e RI vient de perdre son commandant, le colonel Pierre Lamole, et, avec lui, son adjoint, le lieutenant-colonel Jean Rouhan, 25 autres officiers et 1 150 hommes de troupe : un tiers des effectifs. Les pertes sont telles que les

bataillons se reformeront à trois compagnies au lieu de quatre. Le 19, « nous avons à peine dormi une heure que nous partons, rien dans la musette, pour aller à Lunéville. [...] nous battons en retraite, poursuivis par l'ennemi car il est plus en marche que nous et nous n'avons plus de chefs. [...] Je reçois un obus à 3 mètres qui m'enterre le fusil ». Le 20, retraite jusqu'à Moussey où les soldats arrivent à minuit, harassés et angoissés. Le lendemain, dès 4 heures, "dans une confusion inextricable, la retraite encore sur Lunéville". Le 21, on court à Jolivet y perdre 500 hommes. Le 22, creusant des tranchées sur les pitons avoisinants ce village, le 1^{er} bataillon soutient l'attaque. « Nous sautons la tranchée pour manger. Nous mangeons des beterraves. » Fortement éprouvé, le régiment se retire à Bayon où le général aveyronnais Edouard Curières de Castelnau, commandant de la Seconde Armée, le proclame « régiment de braves ». Bivouaqués dans le bois de la Reine, l'estomac vide, continuellement arrosés par l'artillerie ennemie, les soldats

subissent à nouveau de lourdes pertes. « On ne se lave plus, on ne se rase plus, on ne se change plus ! » Le 23, « pour la 2^{ème} fois je reçois une carte de Thérèse et une de la maison ce qui me fait plaisir ». Le 24, « nous ne faisons pas grand-chose en raison des soins que nous avons. Seulement nous sommes toujours prêts à partir en 1^{ère} ligne. On se bat pas bien ». Le 25, « nous avons une grande bataille à laquelle nous n'échapons pas, mais le soir nous avons retourné au bois dont nous avons délogés les Prussiens et auquel il y a pas mal de morts [...] qui empestent. [...] nous n'avons rien à manger il y a 2 jours et nous sommes toujours camper dehors ». Le 26, « nous avons couchés dans un bois, nous nous sommes reposés mais depuis le lever et à l'heure où j'écris nous n'avons rien touché pour manger. Nous sommes sous la pluie de balles et d'obus. 2 h ½ je trouve un sac allemand, je suis avec l'espoir d'en faire repas pour la classe, mais déception. Nous couchons dehors ». Le 27, « nous avons assez

bien dormi surtout nous autres nous avons un sac imperméable avec 2 paires de branchage. Je mange une boîte de conserve avec Reque. Le canon tonne toujours et nous recevons quelques boulets. [...] Fusillade toute la nuit, une batterie ennemie prussienne. 800 prisonniers. Renseignements: les Russes sont à 3 étapes de Berlin ». Le 28, « réveil en cannonade, nous marchons dans la direction de l'ennemi qui ont fait sauté le pont. Le génie répare le pont. [...] l'artillerie donne. Nous attaquons, nous traversons un village incendié puis une pluie d'obus, le régiment se replis. [...] Je trouve une tente abri d'Allemand. Nous couchons dans un village. Nous chopons un lapin qui est excellent ». Ce jour-là, les soldats ont repris la marche sur Haudonville pour rejoindre le 81^e RI et sont arrivés en vue de Gerbéviller. Le village est en flammes : le château et l'hôpital semblent seuls épargnés. Bien campée devant la porte, sœur Julie applaudit les nouveaux arrivants, « héroïque femme qui brava la colère des barbares pour protéger les soldats dont regorge son hôpital⁷ ». Les ruines offrent le spectacle poignant d'une jeune femme, dévêtue, les

Messe des morts dans les champs près de Gerbéviller lors de la visite du député Maurice Barrès sur le front des Vosges, octobre-novembre 1914. Maurice Barrès est à droite de sœur Julie

(recueil de photographies gélatino-argentiques, Bibliothèque nationale de France)



deux seins arrachés, de deux femmes et d'un enfant, nus et mutilés enfermés dans un énorme paquet; dans un ravin, quinze vieillards gisent pêle-mêle.

Le 29, « *le canon tonne toujours, nous attendons dans les bois les événements. [...] 11 heures, il pleut des balles et nous n'avons rien pour bouffer, mais nous voyons des soldats blessés, morts, tués oriblement par des obus. Il en tombe un qui a la figure emporté, un autre blessé à mes côtés, c'est terrible* ». Le 30, « *nous allons de l'avant, nous sommes retranchés dans un bois et je suis bien malade, j'ai peine à me trainer. Nous sommes toujours dans le feu et je couche avec Passat l'un contre l'autre. J'écris à la maison le soir même que j'allais bien* ».

« *Dès lors, écrira Simonet, ce fut, pendant trois semaines, des tentatives infructueuses et sanglantes pour chasser l'ennemi de ses positions. [...] L'horreur de la guerre : Gerbéviller, Moyen, tous les villages bombardés jusqu'à la destruction complète; cadavres entassés, sans sépulture, autour de nous, en pleine décomposition, empuantissant l'atmosphère. Et chaque jour, chaque nuit, de nouveaux cadavres ! Trois semaines d'une existence pareille, avec, à chaque minute, l'angoisse de la mort nous guettant nous-mêmes. Un enfer ! Je ne crois pas possible de revivre, au cours de cette guerre, une période aussi pénible.* »

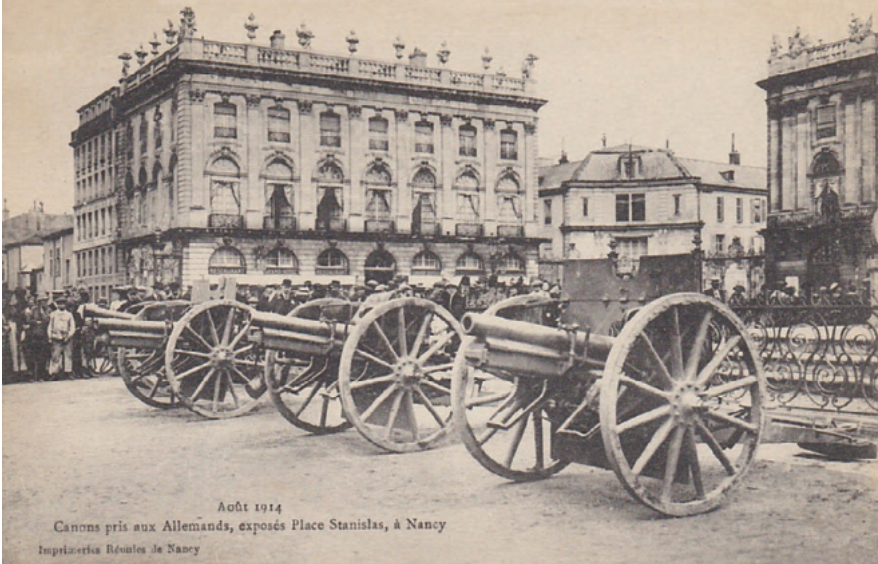
Les mots consignés au crayon gris par Jean Gaubert dans son petit carnet de guerre témoignent eux aussi d'une vie proche de celle de la bête. 31 août, « *nous allons de l'avant et nous touchons du pain et je vais un peu mieux, je couche avec le fourbie dans un tank. Je mange un peu de pain. Il y a du rhum, j'en bois un peu* ». 1^{er} septembre, « *nous avons couché le soir, Passat et moi, dans un tank que nous avons. Il pleut des obus et on dirait qu'il ne veut pas s'arrêter [...] Je mange un pain seul, nous enterrons un cadavre avec Delhor. Un obus éclate entre nous, fusillade pendant la nuit. Nous sommes dans des tranchées comme le sont les sangliers depuis 3 jours* ». 2 septembre, « *réveil au canon pour ne pas changer, accompagné d'une fusillade. [...]*

Nous mangeons un bout de viande moitié cuite car on ne peut pas faire de cuisine, l'artillerie tire dessus la fumée. Je pars avec ma demi-section pour aller faire des tranchées en avant, coups lâchés, nous nous replions sur la défense ». 3 septembre, « *journée assez bonne, pas trop de fatigue, mais nous sommes toujours sur les gardes. Nous sortons la nuit pour aller nous poster* ». 4 septembre, « *nous allons aux avants postes, nous sommes attaqués par les Allemands. Nous passons une nuit terrible avec beaucoup de pertes, retraite sur la rivière, noyés, cadavres, obus. Rien pour bouffer, des corbeaux, partout des cadavres qui dégagent des odeurs qui est dur de supporter. Il y a quelques vaches dans un pré, nous allons les traire, nous avons presque un litre de lait pour chacun, nous sommes 3 copains. J'écris à la maison et à Etienne* ». 4 septembre, « *nous battons en retraite avec beaucoup de perte. Je vais défendre un pont avec 15 hommes. J'ai beaucoup de blessés. Je suis allongé sur le ventre dans une tranchée. Nous sommes sur la touche, nous attaquons et nous sommes repoussés avec assez de perte et toujours couchés à la belle étoile. Le village de Haudonville est en feu et tout bombardé ainsi que Gerbéviller. Je rentre dans une cave, je trouve des bouteilles de prunes* ». 6 septembre, « *nous avons un combat assez fort. Nous reprenons le village de Gerbéviller qui a été pris et repris 4 fois. En repartant, le sergent Durand est blessé, le lieutenant Nègre⁸ tué et Régis a 3 balles. Je ne sais pas s'il est mort. Nous ne mangeons que du*

Gerbéviller en ruine, 1915

(photo Agence Rol, Bibliothèque nationale de France)





AOÛT 1914
 Canons pris aux Allemands, exposés Place Stanislas, à Nancy
 Imprimeries Réunies de Nancy

Canon pris aux Allemands, exposés Place Stanislas, à Nancy, août 1914 (Imprimeries Réunies de Nancy, coll. part.)

pain et ne buvons que de l'eau sale du ruisseau et cadavres de chevaux, obus ». 7 septembre, « après la retraite, j'ai rassemblé quelques soldats qui restent et nous nous sommes mis à la recherche du bataillon qui était dispersé un peu partout. Nous en avons trouvé quelques éléments. La nuit, nous passons quelques heures debout et nous allons manger dans les tranchées ». 8 septembre, « nous faisons une tranchée et le soir à la nuit on nous fait partir en avant, ce qui fait qu'il faut recommencer tout. Dans la nuit, nous avons eu une fusillade [...] Je mange une pomme et deux morceaux de [...] avec un peu de pain qui nous restent ». 9 septembre, « nous sommes en réserve. Les obus et les balles ne cessent de tomber. Je vais de corvées chercher des barres pour faire un abri. Miel ». 10 septembre, « journée de pluie, nous sommes mouillés jusqu'aux os. Le soir, nous attaquons le pont avec 10 soldats, nous arrivons 3 touchés. Je mets en ligne de bataille et nous faisons une tranchée sous la pluie batante avec un morceau de pain tout moisi. Nous avons un maigre repas par jour composé d'un morceau de viande et de quelques patates. Lorsqu'on en trouve, nous faisons de la confiture de pommes ». 11 septembre, « journée détente, nous sommes dans une tranchée sous une pluie d'obus ». 12 septembre, « bonne journée, pas trop de bruit, grande retraite des Allemands ». 14 septembre, « il pleut, nous faisons une tranchée pour la retraite. Je vais chercher des oignons et on les fait cuire au beurre, bifteck.

Gens désolés, miséreux ; Allemand chanteur ». Puis ordre est donné de partir pour Nancy où le régiment arrive le 18 septembre pour être logé dans les écoles. Pluie diluvienne pendant une bonne partie de la marche.

Si vous saviez...

« Nancy 18 septembre

Chers parents, frères et sœurs,

Enfin on dirait que cela va un peu mieux mais si vous saviez combien nous avons souffert. Je ne peux pas vous le dire, du moins de quelques temps encore. Il faut attendre mon retour qui sera bientôt je l'espère car à force de souffrir et de passer des nuits à toutes les intempéries, du soleil, de tuer des Allemands en quantité, nous serons rapatriés sains et saufs, ceux qui restent, quand aux autres n'en parlons pas, c'est bien malheureux pour leurs parents. De tous ceux qui étions à Lodève, nous ne restons peut-être pas le quart et si nous autres, quelques-uns, nous ne sommes pas morts, ce n'est pas que nous ne l'ayons pas vu de pret car j'ai eu le pantalon troué par un ecla d'obus et 2 sacs enportés par des eclats d'obus et plusieurs autres [...] Mais comme je vous dis plus haut cela semble s'apaiser et le bruit court que nous allons en réserve mais jusque aujourd'hui nous avons été en première ligne. Je ne vous dis pas autre chose pour le moment qu'à vous donner des nouvelles de Vilemin. Il est mort le 18 septembre d'une balle en plein front et n'a pas souffert tandis que Régis le pauvre a eu 3 balles, une à la poitrine, une au cou et une qui lui a brisé le bras gauche. Le soir je suis parti dans la nuit avec 2 hommes de ma section, emportant une pelle et une pioche afin de le trouver pour l'enterrer mais nous ne l'avons pas vu. On doit l'avoir enporté et il doit être mor après. Donc, chers parents, si j'ai le bonheur comme j'ai d'ailleur l'espoir de m'en sortir, je vous raconteres beaucoup de choses qui ne sont pas dignes d'etres inscrites au livre du 20 siècle, donc je stope ma lettre et vous embrasse tous de bon cœur. »

« Nancy 19 septembre 1914

Chers parents et frères sœurs,

Nous sommes encore à Nanci. Nous ne nous faisons pas de bille pour le moment mais tout n'était pas rose il y a quelques jours car nous avons passé du mauvais temps plus que notre compte surtout avec notre capitaine qui demandait toujours à être en première ligne et c'est ce qu'il y a eu de mauvais pour nous car nous sommes presque tous esquintés. Figurez-vous que nous sommes partis dernièrement pour aller attaquer. Je suis parti avec 10 hommes et lorsque nous sommes revenus je n'en avais que deux le caporal et un autre. Vous pouvez y rester [...], de plus les cadavres qui sont morts depuis 10 ou 15 jours sont encore sur les lieux et ils sentent très mauvais surtout qu'il y en a qui sont oriblement mutilés. Par exemple nous avons été obligés de faire une tranchée à côté de 15 civils que les allemands avait massacré d'une façon orible. Je ne vais pas plus loin pour le moment et ayez bon courage car moi je ne m'en fais pas et comme frousse je ne l'ai jamais connue. Donc aurevoir et à bientôt. Je vous rapporte une aigle allemande, un sac pour faire un carnier et d'autres objets. Votre fils et frère qui vous embrasse »

Retour au front

Les habitants de la ville couvrent les troupes de fleurs mais bientôt, "après quelques jours d'illusion et de repos", de bons soupers et de quartiers libres, il faut reprendre la marche vers Noviant-aux-Prés, 30 km sous une pluie battante. Nouveau commandant du 142^e RI, le lieutenant-colonel Félix-Pierre Fouque y décèdera d'une blessure au thorax. "Nous passons notre vie à faire des trous dans la terre et à nous y blottir de jour pour en sortir la nuit, marcher et creuser de nouveau. [...] Il fait froid, le vent souffle de l'ouest, les nuages roulent menaçants ; je crains la pluie. Je suis transi ; j'ai comme couverture des gerbes d'avoine qui me garantissent un peu, et j'attends."

Le 2 octobre, « journée de repos, nous allons au village, bon repas, poulets et vin ». Le 6 oc-



L'artillerie anglaise traversant Compiègne, 1914 (L'illustration)

tobre : « nous faisons pas de bille, nous sommes en train de causer avec des pays et puis je fais la connaissance d'un gendarme qui s'est marié avec une camarade de Carmen, nous soupçons ensemble et nous ne languissons pas car on a très bien soupé. Lanjoie Michel, gendarme à Aumont (Lozère) ». Le 9 octobre, à Ansauville, l'aumônier de la division célèbre un service pour les morts du 142^e. Dans l'église bondée, le recueillement est touchant : "On sentait le souffle de la mort peser sur toutes les âmes et celles-ci se recueillir et prier. L'aumônier eut les mots qu'il fallait dire ; il gagna les cœurs, et fit plus pour le pays, en son discours, que tous les députés réunis". Le régiment s'apprête à quitter la Lorraine. "Où allons-nous ? Je l'ignore, comme tout le monde".

La bataille de Picardie

Le 14 octobre, le régiment se rend par train à Château-Thierry, dans l'Aisne. Il va prendre part à la bataille de Picardie dans cette course à la mer qui constitue la dernière étape de la guerre de mouvement. Près de Soissons, les soldats viennent renforcer l'artillerie anglaise : "Première curiosité. Costume très seyant, très peu visible. Très belle tenue. Nous allons peut-être combattre côte à côte ?". « Les Anglais ont l'air très content d'être en France. » Le 17, « nous passons à Compiègne, là où fut blesser Jeanne d'Arc ». Le 18, « nous arrivons à Venette, petit village assez drôle. Nous

mangeons à une maison et nous sommes bien reçus. Nous prenons la cuite presque tous». Le lendemain, le régiment défile dans les rue de Compiègne devant son nouveau chef, le lieutenant-colonel Hayaux du Tilly. "Aucun renseignement ; nous ignorons tout de notre situation et de celle de l'ennemi ; on nous conduit comme des moutons et nous marchons".

« Le 23 octobre 1914

Chers parents, frères et sœurs,

Toujours sans nouvelles. J'ai beau écrire, pas de réponse. Peut-être que quelques jours vous m'en enverrai la provision car pour le moment je n'ai reçu qu'une lettre datée du 12 partie de Lodève et une datée du 10 partie de La Vacquerie. Depuis je n'ai rien reçu. J'ai besoin de chaussures, d'une chemise de flanelle et d'une paire de caleçons, joindre une paire de gants et un peu de chocolat. Je vais par la même occase écrire à Mr [...] et remercier Mme pour la tablette de chocolat qu'elle t'a donné pour moi. Je serais bien content si je pouvais recevoir quelques lignes faites par Louise et Ernest. Je me porte toujours bien et supporte avec courage toutes les fatigues et souffrances dont nous sommes atteints. Ayez bon courage et ne vous faites pas de bille car il faut espérer que nous reviendrons bien vite et [...].

Votre fils et frère qui vous embrasse tous de bon cœur. Le bonjour à Belle Etoile »

Ce soir-là, le régiment dort à Boussicourt, dans la Somme - « nous sommes couchés dans un lit » - et, deux jours plus tard, prend le train à Montdidier direction Bailleul, une localité du Nord entre Lille et Dunkerque. « Nous rencontrons pas mal d'anglais qui nous saluent avec gentillesse. » C'est en autobus que le régiment traversera la frontière direction Ypres, dans les Flandres belges.

Le Saillant, grand arc de lignes défensives à l'est d'Ypres, a connu cinq batailles au cours de la Première Guerre mondiale. Il fut l'un des principaux terrains d'opération des forces britanniques.

« Le 25 octobre 1914

Cher Ernest,

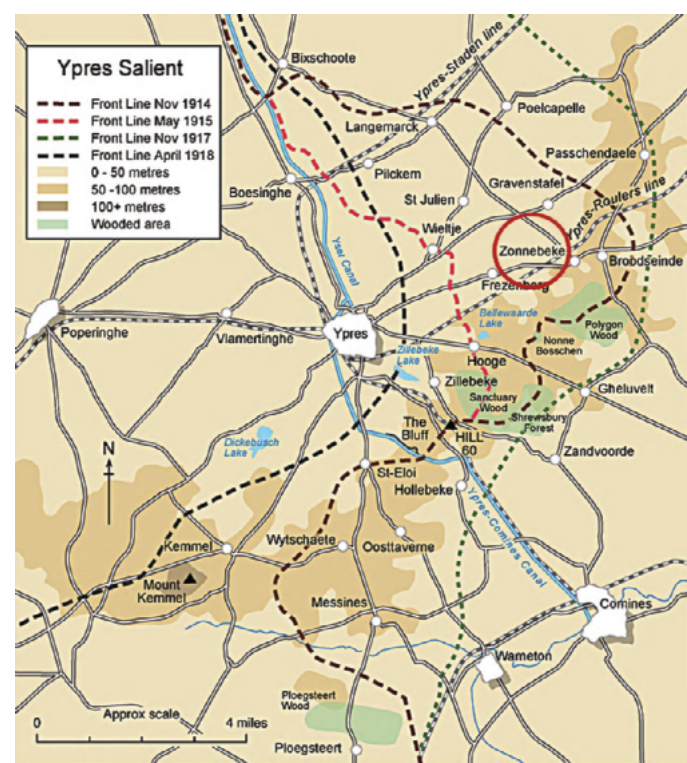
Comment ce fait-il que tu ne répondes pas à mes lettres pourtant je suis persuadé que tu dois en recevoir quelques unes, vu que j'écris tous les jours soit à la maison soit à toi et je ne reçois rien ni de l'un ni des autres. Seriez-vous fâchés contre moi ou n'auriez-vous pas le temps de répondre. Je n'en sais rien donc, je t'en prie, si tu reçois ma lettre fais réponse et ensuite afin que je sache de vos nouvelles. Je voudrais savoir si Passet a écrit à son père depuis qu'il a été blessé. Tu me le diras dans ta prochaine. Hier il m'a écrit et il va bien mieux. Nous sommes toujours en présence des alboches et nous avons beaucoup de courage.

Je termine ma lettre afin de me reposer un peu et te prie de vouloir bien donner le bonjour aux amis et en même temps tu présentera mes amitiés à Carmen. Si elle ne voulait pas le croire, montre-lui la lettre.

A bientôt te lire. Ton frangin qui t'embrasse. »

Belgique : les derniers jours

26 octobre. Le régiment traverse la ville d'Ypres encore intacte, admirant au passage les magnifiques halles aux drapiers, et se retrouve dans un champ, prêt à l'attaque. « Le soir à 4 heures le 81 passe et je rencontre Gaston Alliès et Louis Pons [...] le soir nous sommes couchés dans un angrad, le restant de la compagnie debort. » Le 27, le premier

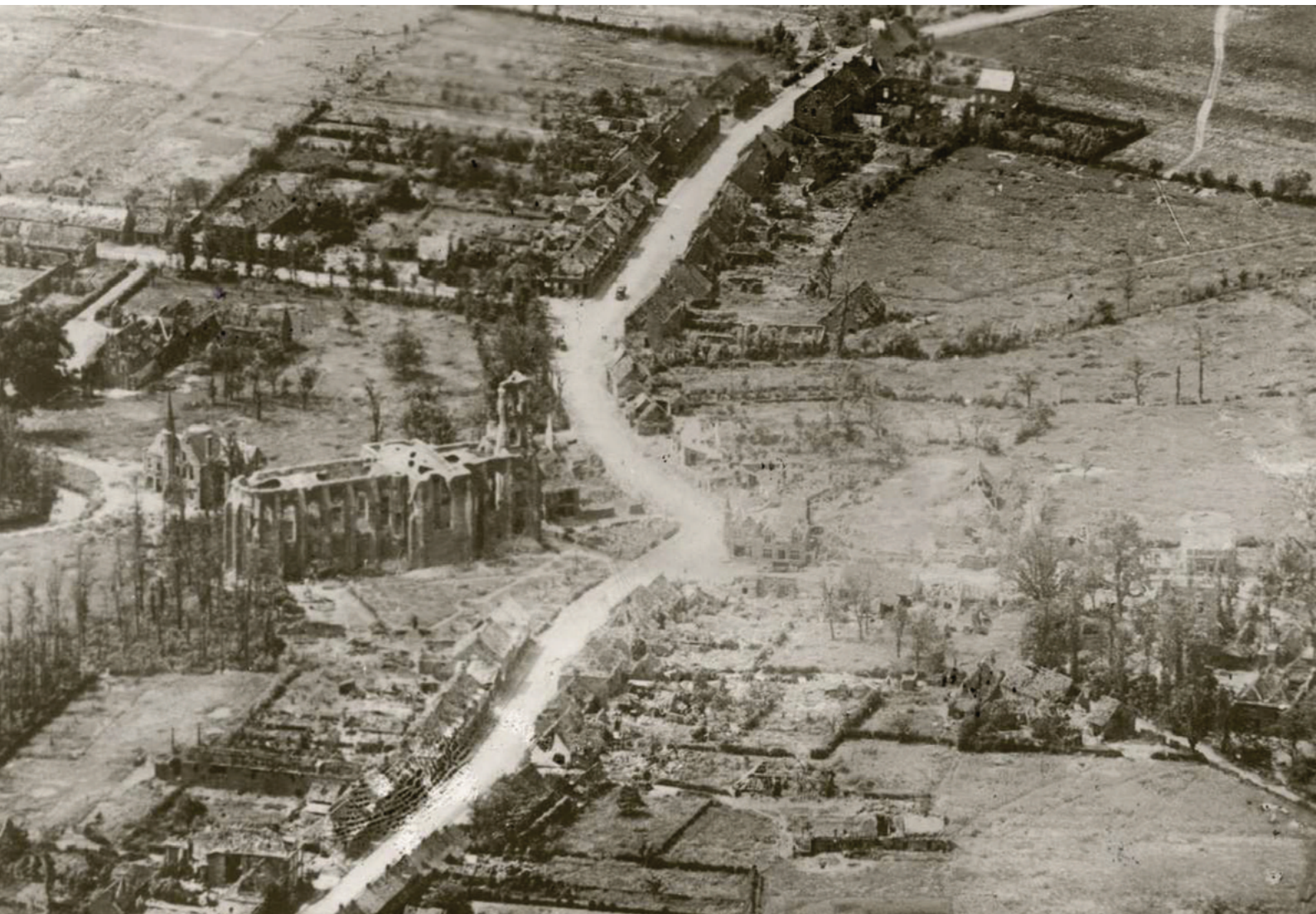


bataillon prend position à Saint-Julien, 5 km au nord-est d'Ypres, "dans un hameau abandonné par les habitants et bombardé la veille par les Allemands. Maison éventrées, cadavres de chevaux, de vaches, de cochons, énormes trous d'obus autour de nous. Voilà le tableau [...] Et tout autour de nous, un infernal concert d'artillerie, l'éclatement constant d'obus de gros calibre, le sifflement continu des balles qui, de la première ligne, nous arrivent, comme des mouches, en rasant la crête [...] Quelles pensées ! Et comment les traduire sans crier ma détresse, ma soif de bonheur auprès de vous, mes impressions de souffrance morale. J'ai préféré vivre ainsi, sans rien écrire, auprès de toi". Le 29, le 142^e est relevé par le 122^e, troquant les tranchées humides contre un petit village, Saint-Julien, que les Allemands ont la bonne idée de ne pas bombarder pendant le sommeil des soldats. Le 30, retour sur les positions de la veille. La canonnade est terrifiante dans ce pays déserté par les habitants, pillé par les soldats. Le 31, à 2 heures du matin, le 1^{er} bataillon part relever en première ligne un bataillon du 290^e. "Ca

tonne, ça siffle, les hommes se terrent dans les tranchées. [...] Je me demande à tout moment si je ne recevrai pas la visite d'un obus ! Quelle existence ! De jour encore, ceci n'est rien. Mais la nuit ! Toujours la crainte d'une attaque par surprise. C'est l'inquiétude constante, jusqu'au lever du jour. Quand cela finira-t-il ? Ajoute l'absence complète de toute nouvelle, même sur ce qui se passe autour de nous ; nous vivons séparés du monde par une barrière d'acier. C'est horrible."

1^{er} novembre : "un ciel splendide, un temps magnifique, pas trop froid. Il ferait bon, on le sent, être en famille, heureux de cette délicieuse journée d'automne". Le 142^e et un bataillon du 32^e doivent se porter à une dizaine de kilomètres au sud-est pour attaquer l'ennemi dans le secteur des Anglais. La veille, « les Hindous ont été repoussés sur un point, mais le terrain perdu a été regagné par les Anglais - les

*Vue aérienne
de Zonnebeke
prise d'un ballon
d'observation
allemand*



vrais - le soir même [...] Nous sommes là (à Zonnebecke) en plein milieu des Anglais. Les soldats lient connaissance, s'offrent tabac... [...] La vue de ces soldats anglais n'est pas flatteuse pour les nôtres. Leur tenue est seyante, en même temps que pratique et peu visible. La nôtre est ridicule et avec cette vie d'enterrés dans les tranchées, d'une saleté repoussante. Propres, rasés de frais, corrects, bien taillés, ils ont une allure magnifique, ces Anglais, qui contraste péniblement avec les cheveux et la barbe de nos hommes, leur débraillé. On sent de vrais soldats à côté de soldats d'occasion. C'est triste pour un Français. J'espère que nous rachèterons cela par le courage”.

Le 2 novembre, à 4 heures et demie, le 1^{er} bataillon part pour un point de rassemblement fixé par le colonel. *“Pays inconnu, nuit, carte détestable, c'était délicat. [...] A 9 h ½, le lieutenant-colonel revient de la division et me dit : « Vous allez partir avec votre bataillon et attaquer à fond dans la direction de... » Comme je vois son air grave, j'insiste et lui dis : « C'est bien une attaque à fond? - Oui, à fond. - Quelles que soient les pertes? - Oui, quelles que soient les pertes. - Bien, mon colonel.”* A l'entrée du village de Velhoeck, 8 km au nord-nord-est d'Ypres, le 1^{er} bataillon tombe à pic sur une attaque allemande. La bataille fait rage sous une pluie diluvienne. Les combattants n'ont plus que leur baïonnette et leur courage pour arrêter l'ennemi qui se rue en vagues profondes sur les tranchées. L'attaque est finalement enrayée au prix de lourdes pertes dont celle de Jean Gaubert tué à l'ennemi ce 2 novembre 1914. Félicitant le chef Simonet, le général de division dira avec emphase : *« En vous embrassant, j'embrasse tous les soldats du 1^{er} bataillon, qui ont fait l'œuvre d'une division»*. A son épouse, le capitaine écrira le 19 décembre : *“Depuis le début de la guerre, je constate de plus en plus que nous sommes faits pour nous faire tuer, rien de plus. On nous jette à la boucherie avec autant de désinvolture qu'on se moque de nous procurer, non pas le bien-être, mais le minimum de garantie*

nécessaire à la santé des hommes. [...] Je suis de plus en plus furieux. Nos hommes méritent mieux que cela.”

Dans la boue des Flandres s'est achevée la marche de Jean Gaubert, à quelques semaines de sa 22^e année. Sur le drapeau du 142^e RI, le nom d'Ypres, avant ceux de Fort de Vaux et de L'Avre, va rejoindre en lettres d'or ceux de Lutzen, Bautzen, Champaubert et Montmirail. *« Les héros de 1914 ont été dignes de ceux de 1814 »* conclut l'auteur, anonyme, de l'historique du régiment. Gaubert fut de ceux-là.

Le parcours, moins dramatique, de son demi-frère Ernest Bélaman nous conduira des champs de bataille de Belgique, de Champagne et d'Alsace à ceux d'Orient et du Levant avant un retour au pays : celui d'Autignac, Gabian et Fouzilhon.

Guilhem Beugnon

avec la précieuse collaboration de Yolande Drevet

novembre 2015

Notes

1. Chaque **régiment** d'infanterie, commandé par un colonel, est composé de trois **bataillons** (rarement quatre) dirigés par un commandant, répartis en quatre **compagnies** placés sous les ordres d'un capitaine. Chaque compagnie comprend deux **pelotons** divisés en deux **sections** dirigées par des lieutenants, sous-lieutenants ou adjudants. Chaque section comprend deux **demi-sections** dirigées par un sergent, elles-mêmes partagées en deux **escouades** de 15 soldats placées sous l'autorité d'un caporal. En août 1914, l'infanterie de l'armée d'active compte 173 régiments dont l'effectif réglementaire est d'environ 120 officiers et 3250 hommes de troupe. Jean Gaubert appartient à la 2^e Armée, 16^e Corps d'Armée, 31^e Division d'Infanterie, 62^e Brigade, 142^e Régiment d'Infanterie, 1^{er} bataillon, 4^e compagnie, 2^e section.

2. La graphie de l'auteur a été respectée. Pour une meilleure compréhension du texte, l'accentuation, la ponctuation et l'emploi des majuscules ont été rétablis. Les textes de Jean Gaubert sont retranscrits entre guillemets à la française (« »), ceux de Benjamin Simonet, son chef de bataillon, entre guillemets anglais doubles (“ ”).

3. *Historique du 142^e régiment d'infanterie pendant la guerre 1914-1918*, Impr. Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg [19..] ; *Historique du 142^e régiment d'infanterie pendant la guerre 1914-1918*, Ed.

des Beaux Arts, Lodève 1994 ; Jean-Marie Gazagne, 1914-1918, *journal d'un régiment des hommes dans les tranchées*, De Borée, Romagnat 2005.

4. Benjamin Simonet, *Franchise militaire ; de la bataille des frontières aux combats de Champagne*, 1914-1915, Paris, Gallimard, 1986.

5. Petit agenda de l'année 1914, à couverture rouge cartonnée, sur lequel Jean Gaubert écrit avec un crayon à mine de plomb. Les pages allant du 28 octobre au 10 décembre ont été arrachées.

6. Du 7 au 23 août 1914, une série d'affrontements oppose les troupes allemandes et franco-britanniques le long des frontières franco-belges et franco-allemandes. En Lorraine, le 2^e Armée commandée par Edouard de Castelnau se heurte aux troupes la 6^e Armée commandée par le Kronprinz de Bavière.

7. *Historique du 142^e régiment d'infanterie*, op. cit.

8. Alfred Nègre, né à Olargues le 7 août 1891, sous-lieutenant au 142^e RI, tué à Gerbéviller le 5 septembre 1914.

Remerciements

Gérard Bonnehon, Claude Buard et Didier Le-tombe (www.chtimiste.com)

Parcours de guerre de Jean Gaubert

En vert figurent les trajets en train, en orange les trajets à pied, en bleu les trajets en automobile

(fond de carte : C.F. Weiland, H. Kiepert, Frankreich, Geographisches Institut, Weimar, Germany, 1879, www.davidrumsey.com)

Départ

Train - Lodève (05.08) / Nîmes (06.08) / Dijon, Mirecourt (07.08)

Bataille de Lorraine

Marche - Juvaincourt, *Vosges* (08.08), Méhoncourt, Lamath, Romain *Meurthe-et-Moselle* (11.08) / Lunéville, *Meurthe-et-Moselle* (11.08) / Emberménil, Xousse, *Meurthe-et-Moselle* (15.08) / Maizières-les-Vic, *Moselle* (16.08) / Desseling, Fribourg, *Moselle* (17.08) / Loudrefing, Mittersheim, Angviller, *Moselle* (18.08) / Bisping, *Moselle* (19.08) / Canal des Houillères, Fribourg, Maizières, Moussey, *Moselle* (20.08) / Lunéville, *Meurthe-et-Moselle* (21.08) / Jolivet, Moncel, Fraimbois, Gerbéviller, Moriviller, Clayeures, Bayon, *Meurthe-et-Moselle* (22.08) / Mangonville, *Meurthe-et-Moselle* (23.08) / Gerbéviller, *Meurthe-et-Moselle* (23.08-13.09) / Fraimbois, Lunéville, Chanteheux, *Meurthe-et-Moselle* (13.09) / Rosières-aux-Salines, Jarville, *Meurthe-et-Moselle* (16.09) / Nancy, *Meurthe-et-Moselle* (18.09) / Gondreville, Minorville, *Meurthe-et-Moselle* (21.09) / Noviant-aux-Prés, combats de la Woëvre, *Meurthe-et-Moselle* (22.09-11.10) / Bernécourt, *Meurthe-et-Moselle* (27.09) / Ansauville, Seicheprey, *Meurthe-et-Moselle* (08.10) / Royaumeix, *Meurthe-et-Moselle* (11.09) / Toul, *Meurthe-et-Moselle* (14.10)

Train -Toul, *Meurthe-et-Moselle*, Châlons, Epernay, *Marne*, Château-Thierry, *Aisne* (15.10)

Bataille de Picardie

Marche - Bézu-Saint-Germain, *Aisne* (15.10) / Villemonitoire, *Aisne* (16.10) / Mortefontaine, *Oise* (17.10) / Compiègne, Venette, *Oise* (18.10) / Assainvilliers, *Somme* (21.10) / Hargicourt, Boussicourt, *Somme* (22.10) / Hargicourt, Pierrepont, Davenescourt, Boussicourt, *Somme* (23.10)

Train - Montdidier, *Somme* (25.10) / Bailleul, *Nord* (26.10)

Automobile - Bailleul, Nord, Dikkebus, région flamande (26.10)

Bataille des Flandres

Marche - Ypres, *Belgique* (26.10) / Saint-Julien, *Belgique* (27.10) / Valmoden, *Belgique* (31.10) / Zonnebecke, *Belgique* (01.11) / Velhock, *Belgique* (02.11)

